



The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search
<http://ageconsearch.umn.edu>
aesearch@umn.edu

Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

SOIGNER AUTREMENT SES ANIMAUX : LA CONSTRUCTION PAR LES ÉLEVEURS DE NOUVELLES APPROCHES THÉRAPEUTIQUES

Florence Hellec et Claire Manoli

Société française d'économie rurale | « Économie rurale »

2018/1 n° 363 | pages 7 à 22

ISSN 0013-0559

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-economie-rurale-2018-1-page-7.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Société française d'économie rurale.

© Société française d'économie rurale. Tous droits réservés pour tous pays.



Soigner autrement ses animaux : la construction par les éleveurs de nouvelles approches thérapeutiques

To Care Animals in a Different Way: How Do Breeders Build New Therapeutic Approaches

Florence Hellec et Claire Manoli



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/5384>
DOI : 10.4000/economierurale.5384
ISSN : 2105-2581

Éditeur

Société Française d'Économie Rurale (SFER)

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2018
Pagination : 7-22
ISSN : 0013-0559

Distribution électronique Cairn



CHERCHER, REPÉRER, AVANCER.

Référence électronique

Florence Hellec et Claire Manoli, « Soigner autrement ses animaux : la construction par les éleveurs de nouvelles approches thérapeutiques », *Économie rurale* [En ligne], 363 | janvier-mars 2018, mis en ligne le 31 mars 2020, consulté le 18 avril 2018. URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/5384> ; DOI : 10.4000/economierurale.5384

Soigner autrement ses animaux

La construction par les éleveurs de nouvelles approches thérapeutiques

Florence HELLEC • INRA, unité ASTER, Mirecourt
florence.hellec@inra.fr

Claire MANOLI • Groupe ESA École Supérieure d'Agriculture d'Angers, unité URSE, Angers
c.manoli@groupe-esa.com

Les approches alternatives en santé animale sont devenues courantes dans les élevages, bien que leur efficacité soit contestée par nombre de scientifiques et de vétérinaires. Suivant les principes de la sociologie pragmatique, les auteures ont formalisé le processus par lequel les éleveurs s'approprient ces approches, en reconstituant les quatre scènes au cours desquelles ils s'y confrontent : la formation, l'essai en ferme, le travail en groupe d'éleveurs, la consultation individuelle de spécialistes. Les usages que les éleveurs font de ces approches alternatives relèvent alors de la figure de l'amateur : ils articulent différentes approches pour soigner leur troupeau, ce qui implique une coordination entre leurs propres interventions et celles des autres professionnels de santé.

MOTS-CLÉS : élevage laitier, pratiques sanitaires, techniques alternatives, expertise, sociologie pragmatique

To Care Animals in a Different Way: How Do Breeders Build New Therapeutic Approaches

Farmers get more and more interest in alternative approaches of animal health, whereas much scientists and veterinarians contest their effectiveness. Using a pragmatic theoretical framework, we focus on adoption process of these approaches by farmers. We conceptualize this process by alternation of four scenes corresponding to four different types of confrontation between farmers and these techniques: training courses, on farm tests, peers exchange groups and individual consultations. We show that breeders become "amateur" of these alternative approaches: they combine different techniques for animal care, and so, they coordinate their own operations with those of animal health professionals. (JEL: D8, O33, Q16).

KEYWORDS: dairy breeding, health management, veterinarian profession, pragmatic sociology

Les approches alternatives de la santé animale – qu'il s'agisse de médecines telles que l'homéo-, la phyto-, l'aromathérapie ou de méthodes préventives liées à la conduite d'élevage comme OBSALIM®¹ – sont pré-

sentées par leurs promoteurs comme des contrepoints à la médecine vétérinaire classique : elles reposeraient sur une approche plus globale de la santé (Experton, 2014), où la santé ne se construit pas en administrant des médicaments mais plutôt par l'analyse des facteurs multiples à l'origine du déséquilibre de l'organisme. Néanmoins, la question de leur efficacité continue de faire débat au sein de la communauté scientifique : au mieux, elle resterait toujours à démontrer (Jardine, 2016), au pire, elle est déniée (Rijnberk et Ramey,

1. La méthode OBSALIM® a été mise au point par le docteur Giboudeau au début des années 2000. Elle vise à détecter et réajuster des déséquilibres alimentaires en se basant sur des critères d'observation des animaux et du troupeau dans son ensemble, ces critères étant directement inspirés de l'approche observationnelle en homéopathie (Giboudeau, 2001).

2007). En l'absence de consensus quant à leurs effets thérapeutiques, ces méthodes restent peu connues et peu utilisées par les vétérinaires ruraux (Duval *et al.*, 2017). Cependant, leur utilisation est devenue courante pour les éleveurs engagés dans l'agriculture biologique mais aussi, dans une moindre mesure, ceux pratiquant une agriculture conventionnelle (Le Guénic, 2014). Si des études s'attachent à saisir l'usage que les agriculteurs font de certaines de ces techniques (Hektoen, 2004 ; Ruegg, 2008), les voies de leur diffusion demeurent quant à elles peu connues.

C'est davantage dans le domaine des grandes cultures et de la viticulture que les travaux sur la diffusion des techniques alternatives ont porté – que ces techniques relèvent du modèle de l'agriculture biologique, de l'agriculture de conservation des sols ou de l'agriculture intégrée. Ces travaux s'accordent sur le fait que la conception et la diffusion de ces techniques sont le produit de réseaux sociotechniques, associant différentes catégories d'acteurs – agriculteurs, conseillers, techniciens, chercheurs (par ex. Warner, 2007 ; Goulet, 2008 ; Compagnone et Hellec, 2015). Ces réseaux permettent ainsi la circulation et la confrontation de savoirs de différentes natures pour une mise en œuvre concrète de ces alternatives, c'est-à-dire un processus d'innovation abouti qui va jusqu'à l'appropriation, par les utilisateurs, des nouvelles techniques (Alter, 2000). Au sein de ces réseaux, les agriculteurs ne sont donc pas de simples récepteurs de techniques mises au point par d'autres ; au contraire ils contribuent directement à leur élaboration et à leur ajustement à la situation propre de chaque exploitation (Darré, 1996 ; Compagnone *et al.*, 2011). Cette mise en avant des capacités créatives des agriculteurs n'élude cependant pas le rôle des autres acteurs agricoles dans le processus d'innovation, et notamment des acteurs dits intermédiaires – conseillers, animateurs de groupes de développement, tech-

nico-commerciaux (Compagnone *et al.*, 2015). Ces derniers participent à la mise en circulation des savoirs auprès des agriculteurs. Mais selon la posture qu'ils adoptent et les activités qu'ils développent, ils peuvent faciliter l'appropriation par les agriculteurs de nouvelles techniques, privilégier certaines connaissances et certaines techniques par rapport à d'autres, ou établir des liens de dépendance vis-à-vis de leur propre expertise et/ou d'artefacts techniques (Brives *et al.*, 2015 ; Le Velly et Goulet, 2013).

Le domaine de l'élevage comporte une catégorie particulière d'acteurs intermédiaires que sont les professionnels de la santé animale, et qui n'a pas d'équivalent dans le domaine des cultures végétales. Parce qu'elle renvoie à des questions de vie et de mort, la santé est affaire de professionnels (Abbott, 1988) et cela vaut pour les hommes ainsi que pour les bêtes. Disposant d'une licence professionnelle (Hughes, 1996), les vétérinaires sont en effet les seuls habilités à faire des diagnostics médicaux sur les animaux et à délivrer certains types de médicaments, notamment les antibiotiques. Largement délaissé par les praticiens conventionnels, le domaine des approches alternatives en santé animale mobilise des vétérinaires formés à ces approches – homéopathes, phytothérapeutes – ou encore des spécialistes qui, sans disposer du statut des vétérinaires, exercent des activités de conseil ou de formations auprès des agriculteurs. Ces différents acteurs constituent alors des experts au sens de la sociologie des groupes professionnels (Freidson, 1994) : ils détiennent un savoir spécialisé relatif à un domaine d'activités donné et ont donc autorité pour dire quelle action mener dans ce domaine ; ils s'opposent ainsi aux profanes qui n'ont pas été initiés à ce savoir. De fait, les approches alternatives correspondent à des corpus de connaissances très formalisés, dont les usages supposent le suivi de méthodologies précises, comme

nous pouvons le constater dans les ouvrages type guides pratiques. Comment les éleveurs parviennent-ils à remobiliser, sur leur ferme, des savoirs et savoir-faire qui relèvent de l'expertise ? Dans la mesure où ils ne participent pas directement à la conception de ces approches, comment se les approprient-ils, et quelles sont les formes prises par cette appropriation ? S'instaure-t-il un rapport de dépendance vis-à-vis de l'expertise des spécialistes de ces techniques, ou parviennent-ils à les utiliser de manière autonome ?

Pour répondre à cette problématique, nous avons adopté l'approche théorique de la pragmatique sociologique (Barthes *et al.*, 2013) qui invite à suivre les acteurs dans la mise en œuvre de nouvelles techniques et méthodes de travail. Cette perspective permet de prolonger les analyses de trajectoires de changement de pratiques conduites par ailleurs (Lamine, 2011a ; Fortané *et al.*, 2015) et qui abordent également la question des apprentissages, tout en étant centrée sur l'individu-agriculteur que nous suivons dans l'acquisition de nouvelles techniques de production. La perspective pragmatique s'attache à restituer la matérialité des interactions de celui-ci avec son environnement physique et social, et plus particulièrement avec les nouvelles techniques qu'il tente de maîtriser. Nous avons donc porté notre attention sur les différentes situations d'action dans lesquelles les éleveurs expérimentent de nouvelles façons de gérer la santé de leur troupeau. Nous avons ainsi distingué quatre scènes, qui correspondent à des unités spatio-temporelles différentes : la formation des éleveurs à des techniques alternatives dispensée par les experts, les tests de ces techniques que les éleveurs conduisent sur la ferme, les échanges entre éleveurs à propos de ces techniques, la consultation individuelle des experts par les éleveurs. C'est en décrivant les spécificités propres à chaque scène, ainsi que la manière dont

l'expertise des uns se confronte à la pratique des autres, que nous montrerons comment les éleveurs s'approprient ces approches alternatives, comment ils les remobilisent ensuite quotidiennement, et de façon autonome sur leur ferme.

Notre matériel empirique est issu de plusieurs types d'investigations, menées de 2012 à 2016. Dans une phase exploratoire, nous avons participé à deux formations assurées par des vétérinaires du groupement d'intérêt économique (GIE) Zone verte² (l'une sur l'approche globale de la santé en 2012, l'autre sur les médecines manuelles³ en 2015). Ensuite, la phase d'enquête proprement dite s'est déroulée en février 2016, et a consisté en la réalisation d'entretiens auprès de neuf éleveurs francs-comtois de bovins laitiers ayant participé à une ou plusieurs formations assurées par le GIE Zone verte, auprès de deux vétérinaires homéopathes du GIE et d'un animateur du centre de formation agricole du Jura.

Dans la première partie de cet article, nous reviendrons sur les parcours professionnels des éleveurs, et les différents éléments qui les ont amenés à se former dans le domaine de la santé animale. Dans une deuxième partie, nous décrirons et

2. Le GIE Zone verte, dont le siège est situé dans le Doubs, associe une dizaine de vétérinaires homéopathes présents sur l'ensemble du territoire français. Il a été fondé en 2001 par des vétérinaires homéopathes intéressés par la méthode OBSALIM® créée par le docteur Giboudeau, avec l'objectif de former les éleveurs à cette méthode. Par la suite, des formations sur d'autres thématiques (phytothérapie, aromathérapie, géomagnétisme, médecine manuelle, etc.) ont été proposées. En 2009, le Dr Giboudeau a quitté le GIE pour se consacrer exclusivement à l'enseignement de la méthode OBSALIM®. Les formateurs du GIE Zone verte ne sont donc plus habilités à enseigner cette méthode, mais les principes de celle-ci continuent d'irriguer leur enseignement auprès des éleveurs.

3. La médecine manuelle pour les animaux est l'équivalent de l'ostéopathie en médecine humaine.

analyserons les différentes scènes d'expérimentation par les éleveurs des approches alternatives et qui participent à leur appropriation. Dans la troisième partie, nous examinerons plus précisément la manière dont les éleveurs mobilisent ces techniques au quotidien sur leur troupeau, et montrerons que celles-ci leur permettent de gagner en autonomie et en capacité d'action dans la gestion de la santé de leurs animaux. Les éleveurs adoptent alors une posture telle que celle de l'amateur, qui a été définie par Flichy dans ses travaux sur les nouvelles technologies de l'information et de la communication (Flichy, 2010), c'est-à-dire de passionnés qui, par bricolage, développent des modalités originales d'usage de ces approches alternatives.

Entrer en formation pour soigner autrement

C'est en se tournant vers la formation continue que les éleveurs rencontrés ont découvert les approches alternatives de la santé animale. Or, plus généralement, la formation continue ne concerne qu'une minorité d'agriculteurs (moins d'1/5^e en 2014 d'après Elbaum *et al.* [2015]). Ce constat invite à regarder de plus près les facteurs qui ont conditionné le choix de se tourner vers la formation, en les repositionnant au sein de leur parcours professionnel.

1. Des phases de remise en cause des pratiques d'élevage

Comme nous l'avions déjà observé lors de notre étude sur l'élevage laitier biologique (Hellec et Blouet, 2014), certains moments de la carrière professionnelle apparaissent plus propices à un questionnement sur les pratiques professionnelles héritées, ou mises en œuvre antérieurement. Ainsi, pour cinq des personnes interviewées (les trois femmes et deux hommes), c'est au moment de l'installation, de la réinstallation voire d'une phase de réinvestissement dans le métier, qu'apparaît l'intérêt pour la formation. Ainsi, cette éleveuse s'est installée aux côtés de son mari lors du départ en retraite de son beau-père. Elle a choisi de s'orienter vers le domaine de la santé animale, car elle souhaitait rompre avec la conduite sanitaire des veaux mise en place par son beau-père.

Enquêtrice : « *Du coup, vous aviez ce qu'il fallait pour vous installer. Il fallait refaire des formations ?* »

– *Non, non, c'était des formations dans le cadre du PPE. Plan prévisionnel d'exploitation. Pendant 5 ans on a ça, on doit le suivre, puis moi ça m'intéressait. Puis j'avais fait une formation sur les veaux parce que je trouvais que ça me manquait parce que c'est mon beau-père qui s'en occupait avant et quand je suis arrivée,*

Encadré. Échantillon d'enquête

C'est sur la base de listes de participants à des formations du GIE Zone verte organisées par les organismes de formation agricole du Jura et de la Haute-Saône que nous avons choisi, au hasard, les éleveurs à enquêter, sans autre information disponible que leur nom et leur situation géographique. Or il est apparu dans les listes du Jura une forte proportion de femmes tandis que les listes proposées en Haute-Saône ne comportaient que des hommes. Finalement, nous avons rencontré neuf éleveurs : six hommes et trois femmes. Les femmes travaillent toutes en couple sur

l'exploitation. Concernant les hommes, trois sont en GAEC (dont un seul avec son épouse), les autres sont seuls, sur une exploitation individuelle.

Les productions sont majoritairement sous signe de qualité, à l'exception d'un éleveur haut-saônois qui produit du lait conventionnel : cinq fermes sont dans l'Appellation d'origine contrôlée (AOP) Comté, trois produisent du lait standard en agriculture biologique (AB) et une dernière cumule l'AOP Comté et la certification AB.

il m'a dit : je te donne le bébé. [Rires] »
 (Entretien avec une éleveuse du Jura)

La situation est différente pour cet éleveur : d'abord en GAEC, il s'est réinstallé seul sur une autre ferme du fait de différends avec son associé. À la suite de cette nouvelle installation, il s'interroge sur son système technique, ce qui le conduit, peu à peu, à remettre en cause ses pratiques d'alimentation et de soins aux animaux.

« Comment j'en suis arrivé là ? Parce que je me suis retrouvé, j'étais plus associé, je me suis retrouvé tout seul. Un petit peu dans le néant. Quand on est associé, et que vous avez un associé qui bosse tout le temps, vous avez un petit peu le devoir de bosser autant que lui. Sinon y'a comme un déséquilibre. Puis là je me suis retrouvé tout seul, là, et je me suis retrouvé dans le néant. Mince, qu'est-ce que je vais faire aujourd'hui ? [...] puis là quand j'avais fini de soigner mes vaches à 11 h, ben jusqu'à 5 heures... je connaissais personne, je tournais un peu en rond. Puis j'avais pas encore, pas bien pris tous mes repères, je voyais pas ce que j'avais comme boulot à faire. Donc je me suis plongé sur Internet. Et je me suis posé des questions : est-ce que ça a un sens de vouloir faire toujours plus de lait ? Est-ce que y'a pas une fin à tout ça ? »

Cette éleveuse était quant à elle déjà installée depuis plusieurs années sur la ferme, mais le départ des enfants du domicile familial a constitué un tournant dans sa carrière professionnelle car cela l'a amenée à s'investir davantage dans son métier d'éleveuse, et à vouloir modifier la manière dont la santé du troupeau était gérée jusqu'alors :

Enquêtrice : « *Et vous, sur les dix premières années après votre installation, là vous n'avez pas fait trop de formations ?* »

– Non. Pas du tout. Non.

Enquêtrice : *Non. Peut-être qu'on en proposait pas non plus... ? Si ?*

– *Oh... si, si ! [L'organisme de formation] envoie toujours le catalogue, oui... Mais non, je pense que c'était pas le moment venu... hein, je crois qu'il y a un moment... C'était plus... Voilà, je m'occupais plus des enfants, c'était plus compliqué ! Il faut être prête je pense, à vouloir changer aussi... »*
 (Entretien avec une éleveuse du Jura)

Par ailleurs, pour quatre des éleveurs rencontrés, nous constatons un lien entre l'intérêt pour les approches alternatives de la santé animale et le choix de la conversion à l'AB : un éleveur a commencé les formations en santé animale lorsqu'il a débuté sa conversion, afin d'apprendre à soigner son troupeau tout en respectant le cahier des charges AB. Pour trois autres, la participation à des formations sur les approches alternatives a précédé de plusieurs années le choix de l'agriculture biologique, tout en le facilitant. Finalement, il n'y a que pour un éleveur sur les neuf rencontrés que l'entrée en formation en santé animale n'est pas corrélée à une phase particulière de la carrière professionnelle.

2. Un choix à la fois économique et éthique

Les éleveurs et éleveuses rencontrés ont choisi de suivre des formations en se concentrant sur un domaine très précis : celui de la santé animale. Deux sortes d'arguments différents et cependant associés sont avancés par les éleveurs pour justifier cet intérêt pour la santé de leur troupeau : l'argument économique correspondant à la volonté de réduire les frais vétérinaires, l'argument éthique lié à un souci de bien-être des animaux. Ainsi, plusieurs éleveurs insistent sur le coût élevé des traitements allopathiques que le vétérinaire prescrivait avant qu'ils ne changent de pratiques. Mais ils mentionnent aussi leur malaise face aux nombreuses piqûres qu'ils infligeaient aux animaux :

Enquêtrice : « *Pourquoi vous vouliez faire des formations comme ça ?* »

— Ben déjà pour que ça coûte moins cher. Premièrement. Et puis parce que moi, je suis persuadée qu'il y a d'autres moyens de soigner que... que de piquer quoi. Déjà nous, on ne fait aucun vaccin. Moi, je suis contre de piquer tout le temps les animaux. Ça ne sert à rien quoi. » (Entretien avec une éleveuse du Jura)

« Avant je soignais avec mon beau-père donc c'était au cachet, antibiotiques. Des piqûres dès que ça n'allait pas. Dès qu'ils naissaient, on leur donnait, c'était LOCATIM®, c'était un vaccin. Ça nous coûtait les yeux de la tête. Et ça marchait pas plus ! » (Entretien avec une éleveuse du Jura)

Nous voyons dans ce dernier extrait d'entretien que les considérations économiques et éthiques sont mêlées dans le discours de l'éleveuse. Elle a été amenée à remettre en cause le bien-fondé des techniques de soins conventionnelles : « ça ne marchait pas plus », nous dit-elle. Le souci d'efficacité technique apparaît également chez les éleveurs qui ont modifié la conduite de l'alimentation en privilégiant les fourrages herbagers, et qui ont voulu optimiser les rations des animaux pour permettre un niveau de production satisfaisant sans nuire à la santé des animaux. C'est d'abord la méthode OBSALIM® qui les a intéressés, car elle permet d'élaborer les rations alimentaires sans connaître la valeur nutritive des fourrages, en se basant sur l'observation directe de l'état des animaux et de leur comportement (Manoli et Hellec, 2017).

Nous n'avons pas pu établir de lien systématique entre pratiques de soins familiales et pratiques de soins aux animaux. Huit enquêtés ont découvert les médecines alternatives *via* les formations en élevage, elles ne faisaient pas partie de la pharmacopée domestique. Les personnes rencontrées n'avaient donc pas de connaissance préalable des techniques alternatives, à l'exception d'un éleveur jurassien dont le

père utilisait l'homéopathie pour soigner le troupeau, mais qui n'a pas repris cette technique, ne se jugeant pas suffisamment compétent pour cela.

3. L'engagement dans un parcours de formation

Parmi les neuf éleveurs rencontrés, sept sont engagés dans de véritables parcours de formation : ils enchaînent, généralement chaque année, une formation soit sur une nouvelle thématique, soit pour approfondir une technique en particulier. Ces éleveurs explorent différents moyens pour garantir et rétablir la bonne santé de leurs animaux, et s'intéressent tout autant aux approches préventives passant par une amélioration des pratiques d'élevage (via l'alimentation par exemple), qu'aux approches alternatives de la santé : outre les formations sur l'approche globale de la santé, la méthode OBSALIM®, l'homéopathie et l'utilisation des plantes qui sont assurées par des membres du GIE Zone verte, nous avons relevé des formations sur la conduite du troupeau proposée par le Groupement de Défense sanitaire (Élevage des veaux en système laitier) et des formations sur d'autres approches alternatives assurées par des vétérinaires ou des spécialistes indépendants (acupuncture).

Concernant les deux éleveurs qui n'ont suivi qu'une seule formation en santé animale, le premier a fait une formation OBSALIM® il y a déjà plusieurs années et n'envisage pas de refaire une formation en santé animale alors que, pour le second, cette formation est très récente, et il souhaite poursuivre sa réflexion sur les liens entre alimentation et santé *via* la participation à d'autres formations sur des approches non alternatives.

Le choix des thématiques des formations par les éleveurs rencontrés dépend de l'offre proposée par les organismes para-agricoles sur leur territoire. En effet, aucun d'entre eux n'a cherché de formations

en dehors de celles proposées dans leur région. En Haute-Saône et dans le Jura, ce sont des centres de formation indépendants qui prennent en charge l'organisation de toutes les formations continues agricoles en relation avec les demandes émanant des Chambres d'agriculture, des groupements d'agriculteurs biologiques ou d'autres organismes de développement et d'appui technique en agriculture⁴. Une autre structure privée, créée par une ancienne salariée du centre haut-saônois, propose également des formations sur ce territoire mais de manière beaucoup plus ponctuelle, et sur des thématiques moins connues (comme la kinésiologie). Du côté des intervenants en formation, nous observons l'existence d'un véritable marché en santé animale, attirant différents types de professionnels. Au sein de ce marché, le GIE Zone verte occupe une place particulière dans la mesure où il s'agit du seul organisme qui propose des formations sur plusieurs thématiques et intervient à l'échelle nationale.

Après avoir repositionné le choix de la formation dans la carrière professionnelle des éleveurs et éleveuses rencontrés, nous allons maintenant décrire les différentes scènes qui permettent l'appropriation des approches alternatives de la santé animale, en commençant par le déroulement des formations.

Les différentes scènes de la diffusion des approches alternatives de la santé en élevage

1. Scène une : la formation

Pour décrire la scène de la formation, nous nous référons principalement à l'une de

4. Le GIE Zone verte doit toujours collaborer avec un organisme de formation agréé pour mettre en place une formation, car il ne dispose pas lui-même de l'agrément, lequel permet de prétendre aux programmes de financement européen VIVEA.

celles que nous avons observées (« pratiques alternatives de conduite de troupeau d'élevage », dispensée par les vétérinaires du GIE Zone verte), qui est la plus généraliste dans le sens où elle présente différentes approches alternatives de la santé.

La formation regroupe le vétérinaire-formateur, un chargé de formation qui peut être également conseiller agricole, et des élèves (le plus souvent des éleveurs mais parfois aussi d'autres techniciens et conseillers d'élevage). Durant entre deux et trois jours, elle comprend toujours un temps en salle et un temps « sur le terrain », c'est-à-dire sur la ferme d'un éleveur volontaire. Le temps en salle prend la forme d'un cours magistral, les élèves disposant d'un document écrit comme support. Le formateur commence par une définition générale de la santé du troupeau et des principaux facteurs de risque, il décrit ensuite des conduites d'élevage permettant de limiter les problèmes sanitaires, puis termine par des préconisations en termes de médecines alternatives (homéo-, phyto- et aromathérapie) pour traiter des affections spécifiques. Le temps « sur le terrain » consiste à visiter un élevage dans lequel une partie des préconisations ont été mises en œuvre. Il s'agit ici de convaincre par l'exemple mais aussi de faciliter les échanges.

La vision de la santé proposée par le formateur se veut opposée à celle qui serait couramment promue par les vétérinaires et l'industrie pharmaceutique. Selon lui, la gestion de la santé animale serait pensée comme une lutte permanente contre les pathogènes, ce qui conduirait à recourir constamment à des médicaments issus de la chimie de synthèse. Il propose de penser la santé comme un équilibre entre organismes vivants, et ainsi de renforcer l'immunité des animaux afin de « vivre en harmonie » avec les autres organismes vivants qui peuplent son environnement.

De la même façon, les préconisations en matière de conduite du troupeau sont

présentées comme étant à rebours des pratiques d'élevage dominantes. Le formateur indique que le principal levier pour maintenir la santé des animaux est l'alimentation, qui doit être pensée dans le respect de leurs besoins physiologiques, et notamment celui de rumination. D'après lui, cela passe par un apport suffisant de fourrages grossiers préalablement à la distribution de concentrés (pour constituer un « tapis fibreux » dans le rumen), et l'aménagement de plages horaires sans accès à l'alimentation (pour laisser aux animaux le temps de bien ruminer entre les repas).

Par ailleurs, le vétérinaire formateur insiste sur l'observation des animaux, détaillant les points d'observation utilisés en homéopathie et dans la méthode OBSALIM®, à savoir l'état des fèces, des yeux et des sabots, ainsi que la répartition des poils sur le corps de l'animal. Il enjoint les éleveurs à passer plus de temps à regarder mais aussi à ressentir leurs animaux, afin de mieux évaluer leur état et identifier suffisamment tôt l'apparition de troubles sanitaires. Il donne également quelques éléments d'ordre éthologique, pour faciliter l'interprétation du comportement des animaux.

Présentée comme étant en rupture avec le modèle dominant et, de fait, éloignée de certaines pratiques en vigueur dans les élevages, une partie des recommandations du vétérinaire-formateur suscite souvent le doute, voire l'incompréhension de la part de certains éleveurs. C'est ce que nous a rapporté une éleveuse du Jura :

« La première journée est très dure avec lui, parce qu'il remet en cause tout. On ne s'attend pas du tout à ça. Moi au début j'avais un peu de mal. Bon, comme je n'étais pas totalement agricultrice, je veux dire, je n'ai pas fait de formation d'agriculteur, donc je n'ai pas été formatée par l'enseignement agricole... Moi ça m'a... c'est allé, mais je vois par exemple des autres agriculteurs, c'est dur hein. [...] »

Enquêtrice : *Du coup, ils ont rejeté le discours... enfin [du formateur], ou bien, au final, ils se sont dit, il y a quand même des choses à apprendre ?*

– *Si, à la fin, là ils sont entrés. Mais la première journée c'est très dur, parce qu'il remet en cause beaucoup de choses et... ça va à l'encontre [...] de ce qu'on vous fait apprendre dans les écoles d'agriculture. Moi je ne sais pas, je ne suis pas allée, mais... Ce que j'ai entendu quoi. »* (Entretien avec une éleveuse du Jura)

La formation constitue donc un temps durant lequel les éleveurs découvrent une nouvelle vision de la santé animale et de nouvelles techniques pour la maintenir. Le vétérinaire dispense son enseignement, les éleveurs l'écoutent, les échanges entre eux et avec le formateur visant à clarifier et préciser le contenu de l'enseignement du formateur. Qu'ils y adhèrent ou non, les éleveurs participants ne restent jamais indifférents à un tel discours. Cependant, le temps de la formation ne suffit pas en lui-même pour acquérir une nouvelle technique, celle-ci doit ensuite être expérimentée au sein de l'élevage.

2. Scène deux : l'essai en ferme

De retour sur leur exploitation, tous les éleveurs rencontrés testent l'une ou l'autre des recommandations faites durant la formation. Ils sélectionnent les conseils qui leur semblent les plus pertinents et aussi, souvent, les plus simples à appliquer, pour les mettre à l'épreuve. Leur objectif est de voir si « ça marche » sur leur exploitation qui a ses caractéristiques et contraintes propres, comme l'exprime une éleveuse dans l'extrait d'entretien suivant :

« Parce qu'ils [les vétérinaires] disent quelque chose et t'entends quelqu'un d'autre, qui dit autre chose. Après faut prendre ce qui marche chez nous et puis on fait un mix et c'est comme ça que ça marche. Parce que ce qui marche chez

quelqu'un ne marche pas... [partout].» (Entretien avec une éleveuse du Jura)

Comme indiqué dans l'extrait d'entretien ci-dessus, les éleveurs considèrent qu'il n'y a pas de solution universelle qui serait valable pour tous. Leur raisonnement témoigne ainsi d'une approche pragmatique telle que proposée par John Dewey (2005), selon laquelle la connaissance n'est pas séparable de l'action : la validité d'un conseil est jugée à l'aune de son efficacité pratique. Ainsi, ce qui leur importe est de trouver des solutions pratiques aux problèmes sanitaires de leur troupeau, dans leur ferme. Cela implique donc pour eux de ne pas appliquer des conseils « clé en main » mais de vérifier ce qui va être efficace dans leur cas précis, et de faire le tri parmi différentes méthodes pour ne garder que les éléments qui leur correspondent.

Ainsi, une partie des recommandations faites lors de la présentation de la méthode OBSALIM®, à laquelle tous les éleveurs rencontrés ont été formés, est suivie par ces derniers : tous ont modifié l'ordre de distribution des aliments et observé rapidement une amélioration du côté des animaux (baisse du nombre de boiteries, du nombre de mammites et d'incidences de maladies métaboliques). Cependant, peu d'entre eux appliquent la méthode dans son ensemble : notamment peu d'entre eux utilisent les calculs de coefficients qui demandent une application stricte de la méthode. Ils considèrent ainsi que les promesses du vétérinaire-formateur ont été tenues. Tous accordent également une importance plus importante à l'observation des animaux pour détecter des déséquilibres au niveau de la santé ou de l'alimentation. Ce changement a toutefois nécessité une modification dans l'organisation générale du travail et donc souvent une négociation au sein du collectif de travail sur la ferme (Manoli et Hellec, 2017).

Concernant l'utilisation de thérapeutiques alternatives telles que

l'homéopathie, la phytothérapie ou l'aromathérapie, les premiers essais sont réalisés sur une catégorie d'animal et/ou un type de pathologie. Une éleveuse a ainsi d'abord tenté d'utiliser l'homéopathie pour soigner les diarrhées des veaux car ce sont des animaux dont elle s'occupe seule, elle aimeraient étendre aux mammites⁵ mais se heurte aux réticences de son mari qui est impliqué dans les soins aux vaches et doute de l'efficacité des granules. Là encore, celui qui initie un changement dans la manière dans les pratiques sanitaires doit se montrer convaincant avec les autres personnes qui travaillent sur la ferme. Dans tous les cas, l'essai n'est que partiel : le produit alternatif est utilisé en première intention de traitement, mais les éleveurs recourent rapidement (généralement au bout d'une demi-journée ou d'une journée) aux antibiotiques si l'état de l'animal ne s'améliore pas ou bien s'il s'aggrave.

Ainsi, les tests réalisés de manière pragmatique par les éleveurs visent à juger de la pertinence des techniques proposées en formation. Cependant, certaines techniques sont considérées comme plus complexes à acquérir. Les formations et les essais individuels ne suffisent pas et certains éleveurs choisissent de s'investir dans des groupes d'échanges pour acquérir ensemble ces méthodes.

3. Scène trois : le travail en groupe

Sur les neuf éleveurs rencontrés, six sont impliqués dans des groupes informels entre pairs : trois éleveurs haut-saônois participent à un groupe sur la méthode OBSALIM®, et deux éleveuses jurassiennes à un groupe sur l'homéopathie. Concernant la méthode OBSALIM®, le travail en groupe est encouragé par son inventeur. Cela consiste à organiser une à plusieurs fois par an des « rallyes-pois » :

5. Une mammite est une inflammation de la mamelle d'une vache, liée à une infection.

durant une matinée ou une journée, les éleveurs font ensemble le tour de leurs élevages pour établir un bilan de l'état des animaux et repérer les principaux problèmes sanitaires. L'éleveur qui accueille le groupe chez lui n'intervient pas, ce sont ses collègues qui lui proposent une évaluation de son troupeau. Durant ses premières années d'existence, le groupe haut-saônois conviait le vétérinaire homéopathe aux séances de rallye-poil, aujourd'hui les éleveurs se réunissent seuls.

Dans le Jura, c'est autour de l'homéopathie que des éleveuses, dont celles que nous avons rencontrées, ont choisi de se rassembler. Chacune s'est engagée à prendre des notes précises lorsqu'elle soigne un animal malade avec l'homéopathie : elle doit inscrire tous les signes qu'elle détecte, en se référant aux points d'observation mis en avant en homéopathie. En effet, le choix du remède homéopathique ne dépend pas uniquement des symptômes exprimés de la maladie, tous les signes cliniques et comportementaux du ou des animaux malades doivent être pris en compte pour orienter le traitement. De temps à autre, les éleveuses se retrouvent pour comparer leurs cas cliniques et discuter des observations faites, des signes qui manquent éventuellement, du choix du remède. Les membres du groupe n'ont pas des compétences équivalentes, certaines, plus avancées dans la maîtrise de la technique, font référence pour les autres.

L'intérêt du travail en groupe pour les agriculteurs a été maintes fois souligné (par ex. Darré, 1996 ; Compagnone, 2009 ; Lamine, 2011b ; Ruault *et al.*, 2016) : non seulement il permet l'échange de pratiques et d'expérience – et donc la conception et l'appropriation de nouvelles techniques – mais il offre également une réassurance sur le plan identitaire pour des individus qui expérimentent des façons de produire différentes de celles de leurs voisins. Dans le cas des approches alternatives en santé animale, le travail en groupe

présente cependant une autre fonction : il permet aux éleveurs de multiplier le nombre de cas cliniques étudiés, et ainsi de ne pas se cantonner à la situation de leur propre troupeau. En observant un plus grand nombre d'animaux et en analysant ensemble leur état et le traitement éventuel à leur administrer, les éleveurs approfondissent leur maîtrise d'une technique donnée. Ils sont dans une situation d'apprentissage collectif : il ne s'agit pas d'inventer une nouvelle technique mais bien de s'approprier au mieux des méthodes conçues par d'autres – en l'occurrence par des vétérinaires dans le cas de l'homéopathie ou d'OBSALIM®. Lorsqu'il intervient dans le groupe, l'expert vétérinaire s'attache d'ailleurs à rappeler certains principes de ces méthodes, que ce soit dans la manière d'observer les animaux, dans le raisonnement au niveau de l'alimentation ou pour le choix du remède homéopathique.

4. Scène quatre : la consultation

La consultation individuelle constitue également une autre voie pour mettre en place une approche alternative de la santé du troupeau. Elle a toutefois un statut différent des autres scènes, car ici l'éleveur convoque directement l'expertise d'un spécialiste. Mais elle constitue également une autre occasion d'apprentissage pour l'éleveur. Dans les faits, il y a une gradation entre des situations dans lesquelles l'éleveur délègue complètement à un expert l'intervention technique sur l'animal à des situations où l'expert accompagne l'éleveur dans l'acquisition d'une nouvelle technique.

Le GIE Zone verte propose ainsi deux types de consultation individuelle pour traiter un problème sanitaire donné ou améliorer globalement la santé du troupeau : des suivis d'exploitation, avec visites sur la ferme, ou le conseil par téléphone. Certains éleveurs choisissent donc de recourir à l'appui du vétérinaire pour

surmonter certaines difficultés sur leur troupeau. Lorsqu'il vient sur la ferme, le vétérinaire homéopathe réalise alors un diagnostic global du fonctionnement de l'exploitation pour définir les causes de ces difficultés, comme l'indique cette éleveuse :

Enquêtrice : « *Il est venu quand [le vétérinaire homéopathe] ?* »

— *Alors il avait fait la visite d'élevage l'année dernière, et puis l'année d'avant je crois.*

Enquêtrice : *C'est vous qui aviez demandé ?*

— *Oui, oui ! Et puis cette année, il n'est pas revenu... Parce qu'on avait fait... Ah oui, avec lui... On avait un problème de repro, il y a deux ans... et on avait le pil-test⁶, là, avec le poil des oreilles, là... Et on était vraiment... oui, en déficit oligo... alors il y avait... je ne sais plus quoi en déficit... C'est pour ça qu'on l'avait fait venir deux ans de suite ; on a fait le pil-test deux ans de suite, et puis là, on ne l'a pas refait.* » (Entretien avec une éleveuse du Jura)

Parfois, l'appui technique du vétérinaire peut concerner un point plus précis. Dans le cas de l'homéopathie par exemple, la consultation téléphonique est ici possible dès lors que l'éleveur peut identifier seul les signes cliniques et comportementaux de l'animal malade, car c'est sur cette base que le vétérinaire va pouvoir proposer un remède adapté – souvent en demandant quelques compléments d'information. Le recours à l'expert peut donc être ponctuel ou s'inscrire dans la durée. Mais comme le précise un éleveur, cela peut empêcher de

devenir pleinement autonome dans la maîtrise d'une technique donnée :

Enquêtrice : « *Est-ce qu'avec [ce vétérinaire], vous aviez mis en place un système où il vient régulièrement sur votre ferme ?* »

— *Non ! J'ai jamais fait. J'ai fait une demande à la première formation homéopathie, et il m'a dit : oh, c'est un peu loin, j'ai pas toujours le temps. Et j'ai pas insisté, je me suis dit : faut que j'apprenne par moi-même d'abord.* Enquêtrice : *Ça l'intéressait pas ?*

— *Il me connaissait pas, je pense, parce que je sais qu'il vient jusqu'à pas loin. Après je me suis dit : ben, s'il a trop de boulot, trop de boulot ! C'est pas grave. Je vais me débrouiller. Si au début j'aurais bien aimé mais je me serais peut-être trop appuyé sur lui. C'était bien quand même pour ça.* » (Entretien avec un éleveur du Jura)

Dans les deux cas qui viennent d'être présentés, le vétérinaire a bien une position d'expert, cependant il est engagé dans un dialogue avec l'éleveur qui apprend à son contact.

La consultation individuelle peut toutefois prendre un sens très différent, lorsque l'éleveur fait le choix de déléguer certains types d'interventions à un spécialiste. Par exemple, plusieurs des éleveurs rencontrés ont suivi la formation en médecine manuelle, mais personne ne pratique cette technique sur son exploitation, considérant qu'il s'agit d'un « autre métier » que celui d'éleveur. Deux éleveurs ont ainsi fait le choix, à la suite de la formation, de solliciter les services d'un ostéopathe professionnel, qui s'est installé récemment dans leur secteur géographique.

Nous venons de décrire les différentes scènes qui constituent le processus d'appropriation par les éleveurs des approches alternatives en santé animale, en indiquant comment ces scènes s'articulent les unes

6. Il s'agit d'un bilan des teneurs en minéraux présents dans l'organisme de l'animal sur la base d'une analyse d'échantillons de poils. L'analyse peut se faire à l'échelle d'un animal ou d'un lot d'animaux homogènes.

aux autres. Nous allons maintenant examiner plus précisément les usages qu'en font les éleveurs au quotidien, afin de montrer comment cet apprentissage les conduit à devenir plus autonomes dans la gestion sanitaire de leur troupeau.

Les éleveurs face aux techniques alternatives de la santé : la figure de l'amateur

Le rapport que les éleveurs rencontrés entretiennent avec les techniques alternatives de la santé animale relève de la figure de l'amateur (Flichy, 2010) : leur engagement dans un parcours de formation témoigne d'un intérêt très fort pour ces techniques, voire d'une passion, et la connaissance qu'ils en ont acquise – reposant sur l'enseignement délivré par les experts mais surtout sur leur expérience propre et partagée avec leurs pairs – est profondément différente de la connaissance qu'en ont les experts. L'usage qu'ils font de ces techniques se démarque d'ailleurs de celui qui est préconisé par les experts, notamment parce qu'ils articulent plusieurs approches d'une façon qui leur est propre, selon des modalités de « bricolage ». Les usages que les éleveurs font des approches alternatives impliquent également des rapports plus collaboratifs avec les professionnels de la santé animale, comme nous allons maintenant le montrer.

1. Réinvestir le rapport sensible à l'animal

L'accent mis par les vétérinaires du GIE Zone verte sur l'observation des animaux est considéré comme particulièrement enrichissant pour ceux qui l'ont mise en pratique : elles leur donnent des prises nouvelles (Bessy et Chateauraynaud, 1995) pour évaluer l'état sanitaire de leurs animaux et définir l'action éventuelle à entreprendre. Or c'est là une singularité forte de l'enseignement des vétérinaires du GIE Zone verte. La relation aux animaux d'élevage ne fait pas en effet l'objet d'un

enseignement spécifique dans les écoles d'agriculture, dans lesquelles l'activité d'élevage est traitée sous le seul angle de la science zootechnique, celui de la mise en chiffre de l'animal et de ses performances sanitaires et productives. C'est sur la ferme de ses parents ou de ses maîtres de stage que le futur éleveur apprend à vivre avec les animaux, à les manipuler et interpréter leur comportement ; l'apprentissage se fait donc par imprégnation dans le milieu (Salmona, 1994). Or les approches alternatives proposent des démarches très élaborées d'observation des animaux, et permettent ainsi aux éleveurs de développer leurs compétences dans ce domaine.

« Ben c'était [le vétérinaire homéopathe] de toute façon qui intervenait et puis j'aimais bien le système de – ça règle pas tout – mais quand même de regarder un peu plus ses vaches dans l'ensemble de son troupeau. Ce qu'on oubliait beaucoup, c'est de les regarder. On faisait beaucoup de trucs et on oubliait de regarder les vaches, ce qu'elles nous disaient. Les vaches, elles nous disent quand elles sont pas bien, y'a des signes. C'est là, je pense, que ça a été beaucoup oublié avec le temps. » (Entretien avec une éleveuse du Jura)

L'observation proposée par les approches alternatives ne repose pas uniquement sur la vue : il faut regarder, mais aussi écouter et ressentir. La mise en mots de cette dimension affective du travail d'élevage, habituellement passée sous silence (Porcher, 2002), est également un élément qui explique son attrait pour les éleveurs. Nous avons montré, dans la première partie, que les considérations liées au bien-être des animaux participent directement de leur intérêt pour ces approches : pour nombre d'entre eux, il s'agit de réduire les interventions traumatisantes telles que les piqûres d'antibiotiques, et donc de ne pas faire souffrir inutilement les animaux.

Dans les faits, les éleveurs associent ainsi une approche sensible, directe des

animaux avec une approche chiffrée, plus distanciée, pour le suivi global des performances de leur troupeau et de son état de santé. Ils utilisent en effet les tableaux de données transmis réalisés par le contrôle laitier ou d'autres organismes, pour suivre l'évolution de la production de leurs animaux sur les plans qualitatifs et quantitatifs.

2. Articuler différentes approches de la santé

Nous avons montré dans la deuxième partie que les éleveurs rencontrés assemblent différentes techniques alternatives pour assurer la santé de leurs animaux, ne se préoccupant pas de leurs éventuelles interférences ou incompatibilités. Au fil des formations, ils en viennent à se construire leurs propres protocoles de soins pour chaque type de pathologie : ils peuvent ainsi privilégier une approche, ou en combiner plusieurs. Par exemple, pour les mammites, une éleveuse utilise un remède homéopathique en première intention, des huiles essentielles en seconde intention, puis elle passe au traitement antibiotique si l'infection n'a pas été guérie par les produits alternatifs. Pour les vêlages difficiles, ce sont d'autres techniques qu'elle mobilise : l'acupuncture qu'elle pratique par elle-même, et un drainage en infusant des plantes séchées qu'elle a récoltées. Pour l'ensemble des pathologies présentes sur son exploitation, elle articule cinq techniques alternatives en plus des médecines conventionnelles. Un autre éleveur utilise quant à lui principalement la méthode OBSALIM® pour prévenir les problèmes de santé. Concernant les traitements curatifs, il utilise des mélanges d'huiles essentielles tout prêts pour les mammites et le parasitisme, sans exclure le recours aux antibiotiques pour les affections les plus importantes.

Ainsi, les tests réalisés en ferme permettent de sélectionner ce qui « marche », sachant que l'enjeu est tout autant de

garantir un revenu que d'éviter la maladie, voire la mort de l'animal. Mais ces tests visent aussi à évaluer le caractère de faisabilité des techniques proposées, évaluation qui est alors propre à chaque éleveur, selon les affinités qu'il ressent pour l'une ou l'autre technique et l'investissement qu'il est prêt à mettre dans son apprentissage. Si les éleveurs rencontrés consacrent du temps à l'expérimentation, pour autant, ils n'ont pas le profil des innovateurs-expérimentateurs, comme par exemple ceux qui, dans les réseaux de l'agriculture de conservation des sols, inventent constamment des nouvelles techniques culturales (Goulet, 2017). La majorité des éleveurs rencontrés sont certes passionnés par le domaine de la santé, attachés à leurs animaux et en quête de nouvelles méthodes de soins. Néanmoins, leur objectif premier est de stabiliser des protocoles de soins qu'ils utilisent ensuite de manière systématique pour les troubles sanitaires les plus courants de leurs animaux. Enfin, certains éleveurs choisissent de se spécialiser davantage dans une thérapeutique : pour telle éleveuse, c'est l'aromathérapie, pour d'autres, l'homéopathie.

3. De nouvelles formes de collaboration entre éleveurs et experts en santé animale

En santé humaine, Joël et Rubio (2015) ont montré que la mobilisation d'approches complémentaires de la santé en plus des traitements conventionnels implique, pour les patients en cancérologie ou de leurs proches, un travail de coordination des interventions entre différents thérapeutes. D'une façon comparable, les éleveurs rencontrés articulent, selon les troubles observés sur leurs animaux, les techniques qu'ils mettent en œuvre seuls et celles qu'ils délèguent à des spécialistes de la santé animale. Ils doivent donc assurer la coordination entre leurs propres interventions sur les animaux, celles du vétérinaire de proximité et celles des experts des approches alternatives de la santé.

Les éleveurs rencontrés continuent en effet de faire appel aux services de leur vétérinaire de proximité, pour des situations particulièrement graves, dans lesquelles la vie de l'animal est en jeu : des vêlages difficiles, ou d'autres urgences qui supposent la mise en place d'injections de produits par voie intraveineuse (perfusion de calcium pour les fièvres de lait des vaches ou de produits réhydratants lors de diarrhées aiguës sur les veaux). Avec le vétérinaire de proximité, il n'est jamais fait mention des autres techniques utilisées pour soigner les animaux, encore moins des spécialistes qu'ils mobilisent. Ce clivage est également observé en médecine humaine, où les patients en cancérologie n'informent pas leur oncologue des traitements complémentaires qu'ils suivent (Joël et Rubio, 2015).

Concernant les traitements alternatifs, ce sont les éleveurs qui décident de leur mobilisation, en évaluant l'état de l'animal et en s'appuyant sur la connaissance approfondie qu'ils ont acquise de ces méthodes. Si certaines techniques présentées en formation, comme l'ostéopathie, ne sont pas réutilisées par les éleveurs, l'enseignement qu'ils en ont reçu leur a permis d'identifier les cas où cette technique est la plus indiquée. Par ailleurs, les compétences qu'ils ont acquises au niveau de l'observation des animaux facilitent la collaboration avec le vétérinaire, par exemple dans le cas de l'homéopathie où ils participent à l'établissement du diagnostic en relevant des signes particuliers sur les animaux.

Finalement, les lignes de partage entre ce qui relève de l'activité de l'expert de la santé animale – vétérinaire conventionnel, alternatif ou autre spécialiste – et ce qui relève de l'activité de l'éleveur s'en trouvent déplacées : l'éleveur intervient davantage sur son troupeau pour le soigner, il assure une surveillance rapprochée basée sur l'observation directe et les mesures chiffrées, mais il continue de recourir à un expert extérieur pour certaines techniques

qu'il ne maîtrise pas suffisamment, ou pour des situations sanitaires très critiques. La figure de l'amateur permet de rendre compte de ces compétences spécifiques : l'éleveur-amateur n'est pas un simple profane car il a été initié à ces techniques alternatives et les mobilise seul pour une partie d'entre elles, mais il n'en devient pas pour autant un expert.

Ces compétences spécifiques apparaissent aussi originales du fait de leur construction collective. Dans une situation où le conseiller individuel sanitaire n'est plus le référent principal de l'éleveur, ce dernier construit son autonomie décisionnelle en bricolant ses propres solutions, en collaborant et en échangeant avec ses pairs, et en faisant appel à des experts dont le rôle ne se limite plus à la prescription de solutions techniques.

*

* *

Les approches alternatives de la santé animale reposent sur des savoirs experts, élaborés en dehors du giron de la science institutionnelle, et s'appuyant sur des conceptions hétérodoxes du vivant. Notre étude a ainsi mis en évidence le processus par lequel les éleveurs s'approprient ces approches de la santé et inventent des usages originaux de celles-ci. Deux prolongements de ce travail, mettant l'accent sur deux catégories différentes d'acteurs, peuvent être envisagés. D'une part, la question du genre apparaît prégnante : dans un tiers des fermes où nous avons enquêté, les éleveuses sont celles par qui le changement survient en matière de gestion de la santé des animaux. Ceci est sans doute à mettre en lien avec la place centrale des femmes dans l'espace thérapeutique domestique (Saillant, 1999). Il conviendrait alors d'explorer davantage ce point, en analysant notamment comment les éleveuses négocient un changement des pratiques de soins aux animaux au sein du collectif de travail sur la ferme.

D'autre part, notre analyse a permis de mettre en évidence l'existence d'autres professionnels de la santé animale aux côtés des vétérinaires conventionnels, qui, sur la base de modes d'intervention différents – formation, conseil individualisé, animation de groupes d'éleveurs – participent d'une évolution des systèmes d'élevage. Étudier plus finement ces acteurs, leurs trajectoires mais aussi leur activité, contribuerait à une réflexion plus large sur la place et le rôle des acteurs intermédiaires dans le façonnement des modèles de production agricole. En particulier, il serait

alors intéressant d'étudier les trajectoires socioprofessionnelles de ces vétérinaires ayant fait le choix de se tourner vers des approches thérapeutiques ignorées, voire méprisées par leurs pairs, afin de mieux appréhender leur engagement dans une forme différente d'exercice de leur profession, et plus largement, de saisir en quoi ils constituent un éventuel segment de celle-ci (Bucher et Strauss, 1992). ■

Cet article est issu de travaux de recherche financés par le métaprogramme Gestion Intégrée de la Santé Animale de l'INRA.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abbott A. (1988). *The System of the Professions. An Essay of the Division of Export Labour.* Chicago, University of Chicago Press.
- Alter N. (2000). *L'innovation ordinaire.* Paris, PUF.
- Barthes Y., Blic (de) D., Heurtin J.-P., Lagneau E., Lemieux C., Linhardt D., Moreau de Bellaing C., Rémy C., Trom D. (2013). Sociologie pragmatique : mode d'emploi. *Politix*, n° 103, pp. 175-204.
- Bessy C., Chateaureynaud F. (1995). *Experts et faussaires. Pour une sociologie de la perception.* Paris, Métailié.
- Brives H., Riousset P., Tourdonnet (de) S. (2015). Quelles modalités de conseil pour l'accompagnement vers des pratiques agricoles plus écologiques ? In Compagnone C., Goulet F., Labarthe P., *Conseil privé en agriculture. Acteurs, pratiques et marché.* Dijon/Versailles, Educagri/Quae, pp. 133-148.
- Bucher R., Strauss A. (1992). La dynamique des professions. In Strauss A. (dir.). *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme.* Paris, L'Harmattan.
- Compagnone C. (2009). Conseil collectif et collectifs de production de connaissances. In Compagnone C., Auricoste C. Lémery B., *Conseil et développement en agriculture. Quelles nouvelles pratiques ?* Dijon, Paris, Educagri-Quae, pp. 19-35.
- Compagnone C., Goulet F., Labarthe P. (2015). *Conseil privé en agriculture. Acteurs, pratiques et marché.* Dijon/Versailles, Educagri/Quae.
- Compagnone C., Hellec F. (2015). Farmers' Professional Dialogue Networks and Dynamics of Change: The Case of ICP and No-Tillage Adoption in Burgundy (France). *Rural Sociology*, vol. 80, n° 2, pp. 248-273.
- Compagnone C., Lamine C., Hellec F. (2011). Propositions techniques et dynamiques de changement des agriculteurs. In Ricci P., Bui S., Lamine C., *Repenser la protection des cultures. Innovations et transitions,* Paris-Dijon, Quae/Educagri, pp. 101-128.
- Darré J.-P. (1996). *L'invention des pratiques dans l'agriculture. Vulgarisation et production locale de connaissance.* Paris, Karthala.
- Dewey J. (2005). La réalité comme expérience. *Tracés. Revue de sciences humaines*, n° 9, mis en ligne le 11 février 2008, consulté le 6 septembre 2016.
- Duval J., Bareille N., Fourichon C., Madouasse A., Vaarst M. (2017). How can veterinarians be interesting partners for organic dairy farmers? French farmers' point of views. *Preventive Veterinary Medicine*, n° 146, pp. 16-26.
- Elbaum M., Gosset G., Magnier A., Simon J. (2015). *La formation professionnelle continue des exploitants agricoles.* IGAS rapport

- n° 2014-143R/CGAAER, n° 14146, http://www.igas.gouv.fr/IMG/pdf/2014-143R_Tome_I_Rapport.pdf
- Experton C. (2014). La nature au service de la santé animale. *AlterAgri*, n° 126, pp. 5-23.
- Flichy P. (2010). *Le Sacre de l'amateur. Sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique*. Paris, Seuil.
- Freidson E. (1994). *Professionalism reborn, theory, prophecy and policy*. Chicago, Chicago University Press.
- Fortané N., Bonnet-Beaugrand F., Héméric A., Samedi C., Savy A., Belloc C. (2015). Learning Processes and Trajectories for the Reduction of Antibiotic Use in Pig Farming: A Qualitative Approach. *Antibiotics*, n° 4, pp. 435-454.
- Giboudeau B. (2001). *Les vaches nous parlent d'alimentation*. Besançon, Obsalim.
- Goulet F. (2008). Des tensions épistémiques et professionnelles en agriculture. Dynamiques autour des techniques sans labour et de leur évaluation environnementale. *Revue d'anthropologie des connaissances*, n° 2, pp. 291-310.
- Goulet F. (2017). Explorer et partager. Les expériences de réduction des pesticides dans une revue professionnelle agricole. *Économie rurale*, n° 359, pp. 103-120.
- Hellec F., Blouet A. (2014). La conversion à l'agriculture biologique. In Cardona A., Chrétien F., Leroux B., Ripoll F., Thivet D. *Dynamiques des agricultures biologiques. Effets de contexte et appropriation*, Dijon, Paris, Educagri-Quae, pp. 115-132.
- Hektoen L. (2004). Investigations of the motivations underlying dairy farmers' use of homoeopathy. *Veterinary Record*, n° 155, pp. 701-707.
- Hughes E.C. (1996). *Le regard sociologique. Essais choisis*. Paris, Éditions de l'EHESS.
- Jardine C. (2016). *Obsalim : présentation et tests d'efficacité à court terme dans des élevages bovins laitiers français*. Thèse d'exercice vétérinaire, ENVT.
- Joël M., Rubio V. (2015). Pratiques non conventionnelles et articulation des soins en cancérologie. Le rôle actif des patients. *Sciences sociales et santé*, vol. 33, n° 4, pp. 73-97.
- Lamine C. (2011a). Transition pathways towards a robust ecologization of agriculture and the need for system redesign. Cases from organic farming and IPM. *Journal of Rural Studies*, n° 27, pp. 209-219.
- Lamine C. (2011b). Anticiper ou temporiser : injonctions environnementales et recompositions des identités professionnelles en céréaliculture. *Sociologie du travail*, vol. 53, n° 1, pp. 75-92
- Le Guénic M. (dir.) (2014). Les médecines alternatives en élevage laitier. *TERR*, pp. 27-31.
- Le Velly R., Goulet F. (2013). Comment vendre un produit incertain ? Activités de détachement et d'attachement d'une firme d'agrofourniture. *Sociologie du travail*, n° 55, pp. 369-386.
- Manoli C., Hellec F. (2017). Recréer des liens entre l'alimentation et la santé du troupeau : usages et diffusion de la méthode Obsalim® en élevage laitier bovin. *Fourrages*, n° 231, pp. 203-202.
- Porcher J. (2002). Bien-être et souffrance en élevage : conditions de vie au travail des hommes et des animaux. *Sociologie du travail*, vol. 45, n° 1, pp. 27-43.
- Rijnberk A., Ramey D. (2007). The end of veterinary homeopathy. *Australian Veterinary Journal*, vol. 85, n° 12, pp. 513-516.
- Ruault C., Bouy M., Experton C., Patout O., Koechlin H., Sergent O. (2016). Groupes d'éleveurs en santé animale et partage des savoirs entre éleveurs biologiques et conventionnels. *Innovations agronomiques*, n° 51, pp. 89-103.
- Ruegg P.L. (2008). Management of mastitis on organic and conventional dairy farms. *Journal of Animal Science*, vol. 87, n° 13, pp. 43-55.
- Saillant F. (1999). Femmes, soins domestiques et espace thérapeutique. *Anthropologie et Sociétés*, vol. 23, n° 2, pp. 15-39.
- Salmona M. (1994). *Les paysans français. Le travail, les métiers, la transmission des savoirs*. Paris, L'Harmattan.
- Warner K.D. (2007). *Agroecology in action. Extending alternative agriculture through social networks*. Cambridge Mass., MIT Press.